Discours de M. Dominique Perrault à l'occasion de son installation
à l'Académie des beaux-arts
le mercredi 22 juin 2016 au fauteuil de Marc Saltet

L'immense privilège que vous me faites de devenir aujourd'hui et pour toujours l'un des vôtres m'honore et m'oblige. Il m'honore d'une charge dont la plus grande difficulté sera d'accepter qu'on me l'ait confiée et d'en être digne. Il m'oblige aussi et en premier lieu à vous dire quelques mots, avec l'émotion que vous imaginez et que j'aurais sans doute mieux exprimée avec un crayon de papier, une règle et, pourquoi pas, un rapporteur d'angles ou un compas ; bien que, comme vous le savez, je préfère l'angle droit à l'incertitude de la courbe.

Votre Altesse, vos mots me vont droit au cœur. Vous avez bien voulu évoquer ce qui est pour moi un sacerdoce, c'est-à-dire le dévouement à l'égard d'une cause qui me dépasse. Vous, mieux que personne, connaissez la dialectique qu'entretiennent la création et la transcendance, et vous l'avez dépeinte en des termes qui convoquent le sublime. Depuis votre âge d'homme, vous êtes au service de la civilisation dans sa dimension humaniste et culturelle. Vous êtes l'une des personnalités les plus engagées au monde en matière d'architecture, qu'il s'agisse de réhabilitation du patrimoine ou de promotion de l'architecture contemporaine. Il y a huit ans, quasiment jour pour jour, vous étiez installé ici-même au fauteuil de l'architecte Kenzo Tange. Je mesure l'immense privilège d'être accueilli aujourd'hui par vous. Je veux vous redire l'admiration et la considération qui sont les miennes et, à n'en pas douter, celles que vous portent tous les membres de cette noble assemblée.

***

Il me faut maintenant en appeler à la mémoire d'un grand homme. Je voudrais d'abord m'adresser à ses enfants et leur demander toute leur bienveillance. Pierre, Olivier, évoquer le parcours hors du commun de votre père est pour moi un honneur mais aussi une joie. En héritant du fauteuil de Marc Saltet, j'hérite dans le même temps d'une filiation ; et si nous ne nous connaissons pas encore très bien, j'ai désormais ce sentiment de bonheur de me découvrir une nouvelle famille. Hériter d'un habit et de frères : la transcendance s'invite encore.

***

Contrairement à ce que racontent les biographies officielles, Marc Saltet n'est pas né en 1906. C'est en 1624 que commence l'histoire de mon illustre prédécesseur. Au milieu des forêts, sur un petit ensemble de collines boisées, lorsque Louis XIII décide de faire bâtir un joli rendez-vous de chasse en pierre et en brique pour s'adonner à sa passion et fuir les intrigues de la cour. Prenant goût à cette retraite, Louis le Juste commence lui-même à l'agrandir, avant que son fils, parvenu au trône et détestant le Louvre, ne décide d'en faire le cœur de son royaume. La maison capétienne de Bourbon savait-elle à ce moment-là qu'elle engendrerait une ville royale, un château assimilé à l'une des plus belles merveilles du monde ? Et surtout une lignée de grands serviteurs de l'Etat dans laquelle s'inscriraient Louis Le Vau, Jules Hardouin-Mansart, Ange-Jacques Gabriel, Robert de Cotte, Jacques Gabriel ; puis plus tard, bien plus tard, Marc Saltet ?

Je ne vous apprends rien, on ne saurait évoquer la vie et l'œuvre de Marc Saltet sans l'assimiler pour une grande partie à Versailles. Mais peut-être faut-il commencer par le commencement. Après ses études à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de 1927 à 1931, Marc Saltet obtient son diplôme d'architecte diplômé par le Gouvernement en 1936 et reçoit la même année le prix Berger de l'Académie des Beaux-Arts. Il est reçu en qualité de premier lauréat au concours des Bâtiments Civils et Palais Nationaux en 1946 et consacre dès lors sa carrière au maintien du patrimoine architectural français. D'abord chargé de mission au Commissariat à la Reconstruction, il est ensuite nommé Architecte ordinaire puis Architecte en Chef de l'Opéra de Paris, période durant laquelle il est participe à la reconstruction d'Amiens. Parallèlement à ces activités, il est Architecte ordinaire du Ministère des Affaires étrangères et Architecte en Chef de la Chapelle expiatoire, rue d'Anjou. Plus tardivement, Marc Saltet officiera au Louvre, aux Tuileries ; puis à l'Hôtel des Monnaies et Médailles.

Nous sommes maintenant au début de l'année 1954. René Coty débute sa présidence. L'Abbé Pierre lance son fameux appel à la solidarité. Diên Biên Phu est encerclé par le Viêt-Minh et la guerre d'Algérie se prépare. Le Corbusier construit le pavillon du Brésil de la cité universitaire de Paris ainsi que l'assemblée de Chandigarh. Quelle époque ! C'est aussi celle où Marc Saltet vient d'être nommé à la succession d'André Japy en tant qu'architecte en chef et conservateur du Domaine national de Versailles. Face à la sacralité d'une telle charge, quelle aurait été notre réaction ? Je vous livre celle d'un homme d'une grande modestie qui ne se laissait impressionner que par l'essentiel, c'est-à-dire la beauté et la poésie - et je le cite : «

Je viens tout juste d’arriver, et nous verrons pour les affaires plus tard. Pour le moment, laissez-moi me promener dans les jardins. Il est 9 heures et je quitte mon bureau. Je traverse la cour d’Honneur, emprunte le passage de Bois Nord, et j’arrive sur la terrasse qui entoure le corps central du château nouveau, celui que voulut et créa Louis XIV. Peu de visiteurs sous ce fragile soleil d’hiver. Les arbres nus frissonnent dans l’air léger. Je me laisse guider par mes pas, entre les deux grands bassins que décorent les statues des fleuves de France. Du haut de l’escalier de Latone, le spectacle est unique : la perspective embrasse les rampes descendant au Tapis vert, très pâle ce matin, que ponctue l’alternance des vases et des statues, puis c’est le bassin d’Apollon et, au fond, le Grand Canal semble se perdre dans les lointains. »

Peu de visiteurs en ces heures matinales, certainement ; mais on ne saurait, malgré les effluves lamartiniennes du passage, imaginer un Marc Saltet solitaire à proprement parler. Car comment passer sous silence la présence constante, discrète et irremplaçable d'Andrée de Cerenville, son épouse ? Elle fut sans aucun doute la première dame du domaine. Plus qu'un homme, c'est un couple qui a travaillé au château. Les surnoms choisis pour Monsieur et Madame Saltet témoignent de l’affection que leur porta leur entourage : Papillon pour Monsieur, à cause de son nœud perpétuel ; la Marquise pour Madame, sûrement en raison de sa grande élégance et de sa connaissance des usages. Le couple avait emménagé avec ses enfants, et c’est une famille entière qui se vouera au service du château.

Marc Saltet le confessera plus tard, jamais il ne sera abandonné par l’émerveillement que lui procurèrent le château de Versailles et ses jardins. Sans doute est-ce pour cela qu’il aura rempli sa tâche avec humilité, dévotion, et une diligence absolument remarquable. Et sans doute est-ce le moment de revenir sur les travaux qu’il dirigea à l’occasion de la restauration du Grand Trianon – son chef-d’œuvre parmi de nombreux chefs-d’œuvre. C’est sous l’impulsion d’André Malraux, alors aux Affaires culturelles, et qui habita Versailles lui-même, que la décision de sauvegarder le palais et ses jardins fut prise. « Versailles, il fallait le faire, ne marchandons pas la grandeur », dira plus tard le Général à son ministre-écrivain. Ainsi, lorsque la décision de restaurer le palais de marbre rose est prise, il ne s’agit ni plus ni moins que d’offrir une résidence aux souverains et chefs d’Etat en visite officielle en France. Le Général de Gaulle est alors au pouvoir et on imagine aisément le niveau de qualité exigée. Étonnement : la totalité du Grand Trianon n’est pas concernée par ce programme et l’aile de Trianon-sous-Bois échappe pour le moment aux travaux de réfection. Marc Saltet, qui s’est vu

confier l’ensemble de la mission, ne comprend pas. Mais l’époque n’est pas aux contestations, encore moins aux revendications. L’architecte en chef ne dit mot mais ne consent pas. Parce qu’il connaît mieux que quiconque les lois de l’équilibre et de l’harmonie, il pressent que l’aile de Trianon-sous-Bois ne pourra rester en dehors du programme de restauration. Discrètement, dans toutes les données architecturales, techniques, dans les études de mise au point, il établit ses calculs et prévisions en tenant compte de l’aile pour le moment délaissée. Et voici que l’occasion de défendre sa position lui est donnée. A l’été 1964, le Général de Gaulle demande à visiter le chantier. Avec la diplomatie et l’habileté d’un cardinal, Marc Saltet laisse entre-apercevoir la vocation que pourrait embrasser l’aile de Trianon-sous-Bois. L’homme de Colombey-les-Deux-Églises sait qu’un chef d’Etat se doit d’accueillir ses hôtes sous son propre toit. Et désormais, celui de Trianon-sous-Bois sera celui du Président de la République dès lors qu’il s’agira de recevoir ses homologues étrangers.

Marc Saltet triomphe ; et avec lui, le patrimoine architectural français, mais aussi notre diplomatie. N’est-ce pas par un dîner à Versailles que le Président de la République François Hollande célébra le cinquantième anniversaire des relations de notre pays avec la République Populaire de Chine ?

En fait de restauration et d’aménagement du Grand Trianon, il faut imaginer l’ampleur des travaux : 1 hectare de toitures, 210 fenêtres, 12 000 m² de planchers, 600 m² de boiseries sculptées, 48 km de câbles, 30 chambres avec tout l'équipement sanitaire, 22 lustres restaurés et équipés, équipement de 2 cuisines, équipement complet en téléphone et télévision, restauration du parc alentour sur 10 hectares, avec 6 bassins, les treillages, l’éclairage des frondaisons et l’illumination des façades.

Je pourrais disserter des heures sur les travaux savants et passionnants qui jalonnèrent la vie de Marc Saltet. Mais c’est de son expérience personnelle que je veux parler aujourd’hui. La France d’après-guerre lui doit l’essentiel de son âme, c’est-à-dire la poursuite et la reprise de ce qu’elle fut avant la guerre : France des bâtiments civils et des palais nationaux, France des rois et France des peuples, France de Versailles et France des Halles.

Homme du temps et de l'histoire, Marc Saltet le fut plus que personne. Il demeure jusqu'à aujourd'hui le seul architecte en chef du Domaine national de Versailles à s'être confié dans des Souvenirs qui donnent le merveilleux témoignage d'une époque envolée.

Il faut lire *Vingt ans chez le Roi-Soleil* pour une multitude de raisons. Mais surtout pour ses promenades à travers le temps et les arts, où l'on se sustentera d'un chocolat avec la Princesse Palatine, où l'on entendra les confidences du duc de Saint-Simon, où l'on parcourra le parc avec Le Nôtre avant de rendre visite à la duchesse de Bourgogne et après avoir discuté un devis avec Colbert, d'Antin ou Marigny. Il faut le lire pour ses rencontres ; celle avec la reine d'Angleterre Elisabeth II, celle avec le Président Kennedy, quelques mois avant son assassinat ; celle avec Nikita Khrouchtchev ; celle avec l'empereur du Japon Hirohito, biologiste averti ; celle avec le roi Fayçal d'Arabie, le patriarche d'Antioche, l'excellent Sacha Guitry ou encore le grand violoniste Yehudi Menuhin. Il faut le lire encore, pour la mémoire de ses anecdotes qui révèlent les ressorts de l'histoire. Je veux vous conter l'une d'elle.

Elle évoque le Général de Gaulle et la manière d'apprécier l'intérêt qu'il portait à la chose sur laquelle on le sollicitait. A en croire Marc Saltet, s'il ne portait pas de lunettes, la chose ne comportait pas pour lui d'intérêt majeur ; s'il tenait ses lunettes à la main, il manifestait un intérêt qui n'était toutefois pas certain. Si, une fois descendu de voiture, le Général chaussait ses lunettes, alors l'affaire était sérieuse. Je ne doute pas un seul instant qu'à toutes les occasions où le Général rencontra Marc Saltet, il porta ses verres.

Et je constate avec un plaisir non dissimulé que beaucoup d'entre vous les portent aujourd'hui.

A un de ses amis qui lui demandait s'il n'avait pas envie de créer une œuvre architecturale personnelle, Marc Saltet avait répondu – je le cite : « Non, vraiment, je n'y pense pas. D'abord, et ce n'est pas de la fausse modestie, parce que je ne suis pas certain d'avoir quelque chose à dire, une œuvre à créer ? J'ai vécu dans le plus noble palais du monde, je l'ai soigné, entretenu, parfois réparé, toujours selon mon sentiment du respect qui est dû à la beauté ». Je crois que la retenue naturelle de Marc Saltet ne l'autorisait pas à dire toute la vérité. Car il a fait beaucoup plus que ce qu'il voulait bien laisser entendre. Comme le disait son contemporain et collègue Pierre Lemoine pour faire taire les critiques, d'un mot que je veux faire dire à mon prédécesseur : « Je ne transforme pas Versailles, je le termine ».

Oui, Marc Saltet a terminé Versailles ; et parce qu'il ne tirait de sa prestigieuse fonction aucune vanité, il fit dire à Olivier Messiaen, quand il le reçut parmi vous : « Marc Saltet, vous êtes architecte. Un architecte qui a fait avec Versailles et Trianon un pacte d'amour [...] Mais

êtes-vous seulement architecte ? Non. Vous êtes jardinier, fontainier, intendant, électricien, organisateur, caissier, plombier, et à l'occasion maître d'hôtel, décorateur, fleuriste. Plus exactement, vous êtes un architecte qui sait faire tout cela et qui apprendrait encore d'autres métiers si c'était nécessaire à la bonne marche de ses travaux ».

Pour ma part, j'arpente la rue Bonaparte pour me rendre chaque matin à l'Ecole nationale des Beaux-Arts. Sais-je à ce moment-là que j'emprunte la même voie que mon prédécesseur ? Sais-je qu'il me reviendra de réinventer l'aile Dufour au château de Versailles ? Sais-je aussi que, bien des années plus tard, je serai installé à son fauteuil ? Si nous avons partagé la même vocation, Marc Saltet et moi-même n'avons pas véritablement suivi le même parcours. Cependant, pour nous deux, c'est la commande publique qui aura présidé à nos carrières d'architectes.

Nous nous sommes retrouvés à distance dans cette passion commune qu'est la poursuite de l'œuvre de nos prédécesseurs, soit qu'il faille la réhabiliter, l'embellir, soit qu'il faille l'adapter à des besoins et des usages contemporains. La commande publique : vaste sujet et ô combien français ! Qu'elle soit issue de monarques ou de présidents, elle a, paradoxalement mais toujours, rassemblé la Nation autour d'elle-même.

Elle aura su combler le goût si français d'intervention de l'Etat ou des collectivités dans le dessin général du pays. Longtemps fruit de la générosité du mécénat cultivé, de la souscription publique ou des sociétés savantes, la commande publique s'est démocratisée dans la deuxième moitié du XXème siècle, et c'est précisément quand Marc Saltet commença d'exercer ses dons.

Mais de quelle plus belle démocratisation peut rêver un architecte lorsque c'est un commanditaire éclairé qui préside ? Marc Saltet eut la grandeur du Général de Gaulle ; j'eus celle de François Mitterrand. Et lorsqu'il réhabilitait le Trianon à Versailles, j'édifiais le long de la Seine la nouvelle Bibliothèque Nationale.

Magnificence et savoir sont les deux ornements ultimes et suprêmes du pouvoir. Château ou bibliothèque, c'est toujours à la vaste œuvre commune de la civilisation qu'il s'agit de contribuer. Et toujours et encore, je ne peux omettre le bel aujourd'hui, lorsque François Hollande me demanda récemment de travailler en compagnie de Philippe Bélaval, président du Centre des Monuments Nationaux, à une vision d'avenir pour l'île de la Cité, cœur du cœur de Paris. Magie des lieux, génie des hommes, et expression parfaite de la commande publique

qui place l'institution au plus près et au service de ceux qui vivent et travaillent dans notre pays.

J'ai dit plus tôt que Marc Saltet avait terminé Versailles. Sans honte, et appliquant le droit baudelairien, je vais maintenant me contredire. Car j'ajouterai d'une part que Versailles, ce songe de demi-dieu, ne sera jamais terminé ; et d'autre part, que je prends aussi, fût-ce très modestement, ma part de ce travail de Sisyphe. Ainsi peut-être, Marc Saltet accepterait-il cette exclamation de Victor Hugo : « Ce que Louis-Philippe a fait à Versailles est bien […]. C'est avoir mis une idée immense dans un tel édifice, c'est avoir installé le présent chez le passé, 1789 vis-à-vis de 1688, l'empereur chez le roi, Napoléon chez Louis XIV; en un mot, c'est avoir donné à ce livre magnifique qu'on appelle l'Histoire de France, cette magnifique reliure qu'on appelle Versailles ».

Si j'évoque le Pavillon Dufour et sa vieille aile, ce ne sera certes pas pour faire mon propre éloge. Mais pour souligner l'empathie qui peut nous lier, Marc Saltet et moi-même, par-delà le temps dans cette tâche impressionnante et intimidante.

Quand mon illustre prédécesseur se voyait confier le lourd travail de remettre en ordre de marche les fondements du domaine, j'unissais récemment le XVIIème et le XVIIIème siècles par un escalier de marbre dans la Cour des Princes. Versailles serait-il un lieu paradoxal, « caractérisé par son inachèvement permanent » ? Plus que jamais je pense que c'est probable et je m'en réjouis. Car je crois que c'est la vraie nature du patrimoine que de vivre avec son temps. Quel défi pour nous autres architectes, que de le réinventer chaque fois que possible ! Quand j'imagine le nouvel hippodrome de Longchamp à Paris, ou la transformation de la Poste du Louvre, je sais que, nain sur des épaules de géant, et dans les pas d'un Marc Saltet, je pose ma pierre, dresse mon fer à béton et tend ma maille de fer, sur les œuvres de ceux qui nous ont précédés. Le temps fait son chemin, qui est souvent de destruction : nous le contredisons, nous construisons, et nos constructions sont des révélations. Comme la Cour de Justice de l'Union Européenne en son palais ou la Cour de Versailles en son château.

***

Marc Saltet s'est éteint le 8 mars 2008, à l'âge de 101 ans. Comment ne pas voir dans cet âge plusieurs symboles forts. Cent ans, le temps moyen qu'il fallait pour édifier les cathédrales. Cent ans, le temps de la construction de la grande pyramide. Cent, symbole de la béatitude céleste. Cent, comme les cent chants de la Divine comédie.

A la fin de ses Souvenirs, Marc Saltet se confiait en ces termes : « Encore plus qu'à Versailles, j'ai vécu avec Versailles. Sans partage. Aujourd'hui même, je n'ai pas vraiment quitté le domaine, puisqu'il hante toutes mes pensées. » Je m'adresse à vous, Maître. Je vous l'assure et je l'ai vérifié à maintes reprises, vous n'avez pas quitté le domaine. Vous l'habitez encore et à jamais car vous l'avez marqué du sceau des grands. De ceux que l'histoire n'oublie pas car l'avenir est dans leur souvenir. Et dans un sens, vous illustrez à votre tour la devise gravée sur les frontons du château : « À toutes les gloires de la France », par où le roi des Français, arrivant au pouvoir, veillait à réconcilier tous les régimes qui l'avaient précédé. Il englobait le peuple dans son ensemble, prenant soin que chaque parti politique soit représenté : les républicains dans les salles des Batailles de 1792 à 1795, les bonapartistes dans la salle du Sacre et les légitimistes dans la salle des Croisades par exemple. En attendant d'accueillir d'autres épiphanies politiques.

***

J'en ai presque terminé et je m'aperçois qu'il manque toutefois à ce discours de nombreux remerciements. Citer tous ceux à qui je dois serait assurément long, et je voudrais vous faire grâce d'une litanie qui ne connaîtrait pas de fin. A la citation je préfère le salut. D'abord le château qui, le temps d'une journée, est venu à Paris. Sa Présidente, Catherine Pégard, la direction du musée, Messieurs les architectes en chef, et toutes les équipes qui prolongent l'attention que Marc Saltet et sa famille portèrent au domaine.

Ma famille aussi sera saluée, en gratitude à mon père et ma sœur disparus, à ma mère ici présente, à Charles Antoine, Octave, et Iseult mes enfants. Je vous embrasse ainsi que ma très très chère Gaëlle.

Je salue deux figures extraordinaires de l'architecture contemporaine. Claude Parent et Zaha Hadid, récemment disparus. Tous deux avaient souhaité être présents avec nous, ici, maintenant. Tous deux me manquent terriblement. Je les imagine volontiers quelque part là-haut, discutant de fonctions obliques pour l'un et de fonctions paramétriques pour l'autre, en esprits critiques, passionnés et passionnants, avec l'humour et l'élégance qui étaient les leurs.

Le 21 mars dernier, l'Académie des Beaux-Arts célébrait le bicentenaire de sa création. Sous la Coupole où se réunit la dialectique du souvenir et celle de l'avenir, je conclurai en vous parlant de perspectives. Et vous me concéderez qu'un architecte qui parle de perspective ne s'écarte pas de son domaine de compétence. Aujourd'hui plus que jamais nous savons l'importance sociale, inclusive, politique que revêt l'architecture. Nous savons aussi sa

fonction diplomatique lorsqu’elle incarne la France et sa grandeur aux horizons du monde. Nous avons le devoir de concilier encore et toujours plus l’esthétique et l’éthique. D’une certaine façon, de notre observance aujourd’hui, dépendra la beauté du monde de demain auxquels nous aspirons.

Qu’il me soit ainsi permis, chers membres de l’Institut, de siéger avec vous et de m’engager solennellement à œuvrer au rayonnement de notre culture afin qu’elle enchante nos futurs.

Vous le savez, l’Architecture est le témoin incorruptible de l’Histoire. Les Lieux sont des liens, ils sont notre mémoire vivante.